

AUÐUR AVA
ÓLAFSDÓTTIR
Éden

Σ

« Auður Ava Ólafsdóttir a l'art d'aborder des choses graves par le biais de l'inattendu, de la fantaisie et de l'humour [...] avec une inventivité salvatrice. » Sophie Creuz, *L'Écho*

« [Une] douce et inoffensive folie anime [ce roman]. » Claire Devarrieux, *Libération*

« On est saisi par sa finesse pour dépeindre, avec simplicité, la complexité des existences contemporaines. » Hubert Artus, *Lire*

« Avec sa poésie vagabonde, son humour délicat et l'empathie qui imprègne chacun de ses romans, Auður Ava Ólafsdóttir réussit une fois de plus à nous subjuguier. » Isabelle Bourgeois, *Avantages*

« Sous son léger vernis d'humour et sa finesse, ce nouveau roman se veut aussi un bel hommage à la langue islandaise. » Christian Desmeules, *Le Devoir*

« Doux et ironique. Un humour d'une subtilité rare. » Isabelle Potel, *Madame Figaro*

« Dans son style poétique empreint de l'exotisme boréal, Auður Ava Ólafsdóttir paie son tribut littéraire à la crise climatique. » Véronique Cassarin-Grand, *L'Obs*

« Auður Ava Ólafsdóttir nous a concocté un roman qui, vraiment, se savoure avec bonheur. » Karine Vilder, *Le Journal de Montréal*

« Tout sonne juste dans l'œuvre de la romancière islandaise. » Norbert Czarny, *En attendant Nadeau*

« Inexplicablement, *Éden* fait partie de ces moments rares où l'on respire à chaque page. Ici, le paradis est bel et bien entre les lignes. »
Thierry Boillot, *L'Alsace*

« Un beau roman, un chemin, à parcourir tranquillement, qui jongle avec les paradoxes d'une vie que nous sommes nombreux à mener, et avec les possibles à mettre en œuvre pour une autre, différente... »
Julien Dodon, *La Montagne*

« Éric a une parfaite connaissance de la société et de la sensibilité islandaise. C'est ce qui est précieux quand tu traduis Auður Ava Ólafsdóttir qui a un humour si fin. Il faut du tact, de la sensibilité pour rendre cela en français. »
Laure Leroy, directrice des Éditions Zulma, *Le Berry républicain*

Sur les ondes

- « Auður Ava Ólafsdóttir parvient à parler de choses très quotidiennes, d'une banalité presque à pleurer et à rendre ça fascinant, magique, charmant, délicieux. »



Christilla Pellé-Doué dans « Grand bien vous fasse ! » sur France inter (15min37), diffusé le vendredi 8 septembre 2023 :

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/grand-bien-vous-fasse/grand-bien-vous-fasse-du-vendredi-08-septembre-2023-7753750>

- « Avec une fluidité remarquable, avec aussi une légèreté de plume tout à la fois allègre et grave, d'une liberté de style dégagé, avec un réalisme qui a du champ, et une profondeur qui n'a d'égale que la liberté absolue de son héroïne. »
- Sophie Creuz dans « Chroniques de la matinale » sur RTBF, diffusé le 21 septembre 2023 : <https://www.rtb.be/article/avec-eden-audur-ava-olafsdottir-aborde-avec-finesse-et-engagement-lenracinement-dans-une-langue-et-sur-une-terre-etrangere-11259557>



« Un livre très lumineux. »

- Julien Leclerc dans l'émission *Bouches à oreilles* sur RCF Loiret <https://www.rcf.fr/culture/bouche-a-oreilles-0?episode=547332>

Sur le web

« [...] et comme d'habitude avec elle le résultat oscille entre une belle érudition et un humour fin et constant. »

Thierry Maricourt, *Voyage dans les lettres nordiques*

<http://www.maricourt-nordique.com/pages/d-islande/romans-litterature/o-o-p-q.html>

Famille du média : **Médias étrangers**Périodicité : **Quotidien**Audience : **N.C.**Sujet du média : **Banques-Finance****Economie-Services**Edition : **02 septembre 2023****P.4**Journalistes : **SOPHIE CREUZ**Nombre de mots : **524**

p. 1/1

Culture

Rentrée littéraire

Sauver la beauté sous toutes ses formes

Merveilleuse Auður Ava Ólafsdóttir qui relie le sort de son Islande à celui de la Terre, un «Éden» en péril.

SOPHIE CREUZ

Tous les ennuis ont-ils commencé quand Adam et Ève se sont aventurés hors du jardin d'Éden, bousculant le monde avec leurs désirs, leurs besoins, leur présence? Alba n'est pas loin de le penser qui, pour compenser son empreinte carbone, décide de planter des arbres sur le sol volcanique de son Islande natale, où ils auront à lutter pour résister aux vents forts, aux courts étés et aux températures glaciales.

Quoique... les conséquences du réchauffement climatique commencent à changer la donne, pour le pire, ou pour le meilleur quand les courants chauds déposent des espèces de papillons étrangères sur la bruyère sauvage.

Nous-mêmes, lecteurs, sommes poussés en douceur par l'envoûtante Auður Ava Ólafsdóttir qui a l'art d'aborder des choses graves par le biais de l'inattendu, de la fantaisie et de l'humour. L'auteure de «Rosa candida» et de «Miss Islandes» (Prix Médicis étranger) aime la liberté sous toutes ses formes, les jardins et les êtres à rafistoler, thèmes qu'elle renouvelle de roman en roman avec une

inventivité salvatrice.

Sous sa plume, les contraires s'attirent: les marins au long cours n'aiment rien tant que s'enraciner et les linguistes, comme Alba, n'aspirent qu'au silence «d'avant la langue»; elle, dont la tête bourdonne de mots et de racines, étymologiques celles-là.

Retrouver le sens premier

Fêrue d'idiomes en voie de disparition – «une langue disparaît tous les vendredis» –, cette spécialiste des dialectes et lexiques minoritaires décortique les expressions avec la dextérité et la rapidité d'une éplucheuse de crevette. Elle retrouve le sens



ROMAN



«Éden»

Auður Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Éric Boury, Zulma, 256 p., 21,50 €.

premier, né de la nécessité de nommer une chose oubliée ou disparue.

Cette archéologue du savoir nous en apprend un rayon sur les subtiles variations de la langue islandaise, qui ajoutent à l'étrangeté de cette terre lointaine, îlot unique, foyer menacé, à l'image de notre planète, par le développement anarchique du tourisme, la modernisation et par la pollution des mers.

La finesse d'Auður Ava Ólafsdóttir est d'aborder une infinité de thématiques par le biais d'une intrigue toute simple: l'installation d'une jeune femme dans une maison isolée, trop petite pour accueillir sa bibliothèque. Elle dépose ses grammaires et autres dictionnaires à la bouquinerie du coin où ils s'arrachent et distancent les polars islandais dans les goûts des lecteurs! Qui sait, si en plus des bouleaux, elle ne va pas réimplanter l'usage du subjonctif dans le langage usuel et réintroduire les innombrables adjectifs inusités pour désigner des brouillards plus ou moins denses.

L'excellent traducteur Éric Boury a dû se régaler à décliner pour nous «engin», «personne», au «singulier, pluriel, masculin, féminin, neutre, nominatif, accusatif, datif et génitif». Pour nous et pour l'édification d'un courageux jeune réfugié, adopté par Alba, qui voit en cet adolescent déraciné une aurore boréale et une raison de se battre. Car il en va des langues comme des terres ou des espèces, décimées, menacées, elles aussi, par les feux de forêt ou la montée des eaux et des intégrismes.



L'autrice islandaise Auður Ava Ólafsdóttir. © EPA



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

Le vertige des langues rares

VIVANT, OUVERT, SOURIANT : LE ROMAN DE L'ISLANDAISE AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR EST UN HYMNE À L'ACCUEIL ET À LA NATURE. SALUTAIRE.

Quelle idée délicieuse (et pleine de promesses littéraires) d'avoir choisi, comme personnage principal de son roman, une linguiste spécialisée dans les langues minoritaires en voie d'extinction. Quand on est une autrice (à succès) en Islande, pays d'à peine 300 000 locuteurs, cerné par l'anglais et le globish, c'est certainement une vraie jouissance, pour Audur Ava Ólafsdóttir, de chanter cet hymne aux idiomes marginaux. Et, pour le lecteur, un plaisir au moins aussi intense de se glisser dans les considérations de la narratrice et de mâcher tous ces concepts linguistiques et ces mots rares.

Alba se trouve dans l'avion qui la ramène au pays, après un colloque dans un trou perdu où elle a formé « un groupe avec le linguiste féroïen. Contrairement aux

Danois qui ont adopté les mots internationaux comme television ou helikopter, les Féroïens imitent les Islandais, ils forment leurs propres néologismes et disent sjónvarp, et tyrla. Sachant que le représentant groenlandais parle une langue agglutinante sans déclinaisons, il n'appartient pas à notre famille linguistique. » Complexité délectable des lisières.

Alba a des remords. Pourquoi faire autant de trajets en avion (seul moyen de quitter son pays pour aller exercer son métier, forcément ailleurs) et aggraver son bilan carbone ? Dans un élan idéaliste, elle achète une maison isolée et décide de planter des centaines d'arbres dans son jardin de lave où rien n'est censé pousser. C'est beau comme la fraîcheur de l'héroïne, qui fonce, qui a confiance, qui accueille un jeune réfugié, qui s'installe bille en tête, qui

lit et travaille, qui soulève des montagnes.

Avec malice, Audur Ava Ólafsdóttir juxtapose les considérations triviales (travaux de plomberie à réaliser dans la nouvelle maison) et les notations intellectuelles, comme celles sur ces langues du Brésil, l'amondawa et le kamayurà qui ne possèdent pas le concept de temps, qui n'ont « *aucun mot pour les jours, les semaines, les mois et les années, et dans lesquelles le temps n'est pas lié à l'espace. (...) Les personnages qui parlent ces langues ne font aucun cas de l'âge d'autrui et ne célèbrent pas les anniversaires.* » Quel rapport ? Peut-être tout simplement le vertige qui peut vous saisir quand vous regardez plus loin que le bout du mur de l'habitation où vous avez toujours vécu.

Alba – qui bouge et qui questionne l'inconnu, linguistique et humain – interroge cet adolescent qui a traversé les mers dans un parcours migratoire qu'elle devine terrible. Il accompagne, en tant qu'interprète, les deux plombiers qu'on lui a conseillé au village voisin. Tous trois font partie du quota de réfugiés que l'Islande s'est engagée à accueillir légalement sur son sol. « *Il me dit que j'ai de la chance de ne pas voir la mer. – Je ne veux pas vivre au bord de la mer. Je veux habiter à la campagne comme vous. (...) Je me tiens à côté d'un jeune homme qui a traversé un océan blanc d'écume et va une fois par semaine consulter un psychologue pour parler de ce qu'on ressent quand on a survécu à des événements qui mettent votre âme en danger mortel.* »

Il est doué pour les langues (ce qui est heureux quand il faut se fendre l'apprentissage de l'islandais...) et Alba l'aide à compléter sa liste de mots et de phrases, avec la bonne prononciation. « *Hitaveita – Chauffage collectif. Frárennslislögn – Canalisation d'évacuation. Funheitir ofnar – Radiateurs brûlants. Rotþró – Fosse septique. Vid reddum þessu – On se débrouillera. Ég gef þér góðan díl – Je vous ferai un bon prix. Borga svart eda nóta ? – Payé au noir ou déclaré ?* »

Anne Kiesel

Éden, d'Audur Ava Ólafsdóttir
Traduit de l'islandais par Éric Boury,
Zulma, 256 pages, 21,50 €

LIVRES/

POCHES

«Eden», Audur Ava Olafsdottir se met aux bouleaux Une linguiste jardine

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Les personnages d'Audur Ava Olafsdottir sont comme tout le monde, en plus fantaisiste. Ils ont leur vie, des attaches familiales, mais à l'intérieur de cette vie ils bougent. Chaque roman de l'Islandaise les saisit au moment où ils se mettent en mouvement. Dans *Eden*, Alba, une linguiste spécialiste des langues minoritaires en voie de disparition achète une propriété à la campagne, vingt-deux hectares d'un sol ingrat et une masure. Pour compenser l'empreinte carbone des seize récents trajets en avion entraînés par une série de colloques il lui faudrait planter cinq mille six cents arbres. On apprendra plus tard dans le livre que, question geste écologique, sauver une baleine est plus efficace que planter des arbres, mais enfin, Alba se fournit en plants de bouleau. Elle construit un mur de pierres avec l'aide de YouTube afin d'arrêter les bourrasques, envisage un potager et compte sur le réchauffement climatique pour avoir des arbres fruitiers.

Sa carrière universitaire, c'est terminé. Alba vend son appartement de Reykjavik, en conservant cependant son autre activité: elle est relectrice pour deux maisons d'édition. L'une d'entre elles tient à avoir son avis sur les vers passionnés d'un jeune poète, dont l'identité explique la réticence d'Alba à ouvrir le recueil et n'est pas sans influence sur le cours de l'histoire.

Les ouvrages de grammaire de sa bibliothèque atterrissent dans les cartons du magasin de la Croix-Rouge où ils connaissent une seconde vie inattendue. Mais Alba ne cesse pas pour autant de réfléchir sur les mots et leur étymologie. *Eden*, outre la douce et inoffensive folie qui l'anime, est une introduction rêvée à l'islandais, cette «langue minoritaire dotée d'un système complexe de déclinaisons et de conjugaisons, une langue où comprendre quelqu'un et divorcer s'expriment en recourant au même verbe – skilja –, une langue qui n'est parlée que dans le troisième pays le plus venteux de la planète». Ce sont les réflexions d'Alba lorsqu'on lui propose d'assurer un cours d'alphabétisation et qu'elle s'interroge sur l'utilité, pour des migrants, d'apprendre la langue d'un pays où ils n'auront aucune envie de s'attarder. C'est d'ailleurs le cas du plombier qui s'est occupé de sa maison: il doit partir d'un jour à l'autre pour le Canada ou l'Allemagne, laissant derrière lui le garçon de 16 ans, Danyel, dont il a la responsabilité. Ils viennent d'un pays en guerre. Danyel préfère rester. Il adopte Alba et vice-versa.

Il convient de cultiver sa langue et son jardin, tel est le sujet d'*Eden*. Olafsdottir, comme son héroïne, aime aussi se jouer des clichés. L'Islande n'est pas seulement inhospitalière (la longue nuit d'hiver, la neige au mois de mai). Elle est aussi terre de fantasmes. Le voisin d'Alba, un éleveur de moutons, a été approché par un homme d'affaires étranger désireux d'acquérir les hectares où coule la rivière, afin de mettre en bouteille l'eau des glaciers en train de fondre et d'installer dans la région une usine à fabriquer des glaçons. ◆

AUDUR AVA OLAFSDOTTIR

EDEN Traduit de l'islandais par Eric Boury.

Zulma, 242 pp.,

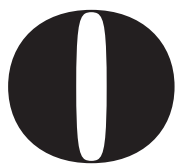
21,50 € (ebook : 12,99 €).



Ce qui disparaît

Dans *Éden*, sur un fond d'écoanxiété, la romancière islandaise Auður Ava Ólafsdóttir nous parle d'arbres, de langues et d'immigration

ENTREVUE
CHRISTIAN DESMEULES
COLLABORATEUR LE DEVOIR



On prétend que les Islandais n'auraient que deux sujets de conversation : les arbres et les baleines. Deux choses devenues rares sur cette île de l'Atlantique nord, posée entre le Groenland et la Norvège.

Auður Ava Ólafsdóttir s'esclaffe lorsqu'on lui en parle. « C'est du

mensonge, je pense », dit-elle, en français s'il vous plaît, un sourire dans la voix.

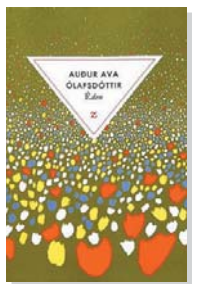
Même si on trouve des baleines dans presque tous ses romans, comme dans *La vérité sur la lumière* (Zulma, 2021), dans lequel des sages-femmes aidaient des baleines échouées. Et qu'*Éden*, son 8^e roman depuis *Le rouge vif de la rhubarbe* en 1998 — dans sa version originale —, nous parle beaucoup d'arbres et de reboisement.

« C'est mon animal préféré », ajoute l'autrice de *Rosa Candida* (Zulma, 2010, Prix des libraires du Québec), jointe chez elle à Reykjavik, en Islande, qui dit avoir collaboré à l'écriture des chansons du groupe de danse contemporaine et de musique pop électronique islandais Milkywhale — jeu de mots entre « baleine » et « Voie lactée ».

Éden nous raconte sur fond d'éco-anxiété l'histoire d'Alba, une professeure de linguistique à l'Université de Reykjavik, spécialiste des langues en voie de disparition, peut-être trop consciente de son empreinte carbone, qui acquiert une petite maison d'été mal en point avec ses 22 hectares de terres peu hospitalières. À quelques heures de route de la capitale islandaise.

Un terrain de roche, de lave solidifiée et de sable, « une tourbière battue par les vents » qu'elle entreprendra courageusement de reboiser avec entre autres plusieurs centaines de bouleaux. Pour gérer sa culpabilité

Auður Ava Ólafsdóttir
SETFAN KARLSSON



Éden

Auður Ava Ólafsdóttir,
traduit par Éric Bourry, Zulma,
Paris, 2023,
256 pages

autant que pour compenser son empreinte écologique, elle qui saute depuis des années d'un colloque international à l'autre.

Léger parfum d'apocalypse

Doucement obsédée par son nouvel environnement, qu'elle cherche à transformer pour le mieux, Alba se mettra à construire des murs de pierre pour protéger son jardin du vent. Très vite, elle va vendre son appartement en ville, puis démissionner de l'université, avant de se prendre d'affection pour un adolescent réfugié d'un pays en guerre, Danyel, 16 ans, qui manifeste un réel intérêt pour la langue islandaise. Entre deux visites d'un chauffeur de taxi témoin de Jéhovah qui vient lui parler doucement d'Apocalypse...

Entre le parfum des roses et celui de la fin du monde, *Éden* hésite. « C'est un roman sur ce qui disparaît, comme les langues et la nature. Il y a aussi dans tous mes romans quelque chose de nouveau, et c'est la nature humaine, je pense. Les paradoxes qui nous rendent humains, c'est ce qui m'intéresse. Et dans ce roman en particulier, l'idée était d'écrire sur le sentiment de culpabilité des êtres humains. »

Si tous ses écrits sont « nés du désespoir », cette écoanxiété et cette culpabilité sont aussi un peu les siennes. Avant la pandémie, rien que pour l'année 2019, l'écrivaine se souvient ainsi avoir fait 18 voyages à l'étranger.

Audur Ava Ólafsdóttir souhaitait également, dit-elle, comme elle l'a fait dans plusieurs de ses romans, mettre en œuvre l'idée de réparer ou de restaurer ce qui est en mauvais état : appartement, maison, jardin. « Et en quelque sorte aussi de réparer le personnage principal. »

Il ne reste plus beaucoup d'arbres en Islande, devenue une sorte de désert froid où broutent tranquillement les moutons — envahie aussi parfois par les touristes. On dit que la forêt représentait 35 % du territoire au moment de la colonisation de l'île (contre moins de 1 % aujourd'hui).

« On se rend compte, quand on habite en Islande, combien on est minuscules face à la nature. » Les vents qui soufflent, les volcans qui entrent en éruption, les glaciers, la mer qui encercle tout, qui nourrit et qui prend des vies : il est facile de reconnaître que la terre d'Islande n'est pas l'endroit le plus hospitalier de la planète. « J'avais écrit dans un roman précédent que si l'homme a besoin de la nature, la nature, elle, n'a pas besoin de l'homme », rappelle Audur Ava Ólafsdóttir.

Des racines et des ailes

Et si la romancière s'intéresse autant à la botanique dans ses livres, c'est un paradoxe qui s'explique sans doute facilement. « Pendant que j'écrivais *Rosa Candida*, se souvient-elle roulant ses r, mon jardin dans le centre de Reykjavik était négligé. Je n'avais pas le temps parce que j'écrivais sur ce que je ne faisais pas dans la vie. »

En filigrane dans le roman, impossible de ne pas voir le lien qui existe entre les immigrants et les espèces

végétales que tente d'introduire la protagoniste, ce que reconnaît cette historienne de l'art formée à La Sorbonne, qui a longtemps été elle-même professeure à l'Université de Reykjavik...

Car tout comme les arbres ont peine à s'accrocher à ce sol volcanique, l'Islande peine aussi à retenir les immigrants qu'elle accueille. Plusieurs ont du mal à s'y faire des racines et rêvent de poursuivre leur route vers l'Allemagne ou le Canada. Le « pays de glace » n'est jamais leur premier choix. La difficulté de la langue islandaise, bien sûr, constitue un frein important, croit la romancière, même si le chômage y est presque absent.

Sous son léger vernis d'humour et sa finesse, comme c'est souvent le cas chez elle, ce nouveau roman se veut aussi un bel hommage à la langue islandaise, dont les mots exotiques, pour une fois, s'émaillent dans tout le roman. Une sorte de thérapie par exposition.

« C'est un peu ma spécialité aussi d'écrire dans une langue minoritaire et marginale que personne ne comprend, rappelle Audur Ava Ólafsdóttir. Il se parle environ 6000 langues dans le monde et, toutes les deux semaines, une langue meurt. Et lorsqu'on perd une langue, on perd aussi toute une pensée propre à chaque langue, on perd une culture. »

« Avec l'islandais, qui pourrait disparaître un jour, poursuit-elle, on perdrait la seule langue à ma connaissance qui utilise le même mot pour dire "monde" et "chez soi". Quand on voyage, on est chez soi. Et quand on est à la maison, on fait partie du monde. » Une langue où « comprendre » quelqu'un et « divorcer » s'expriment en utilisant un seul et même verbe, *skilja*...

Mais une langue est aussi faite de silence, croit-elle. L'Islande, avec ses 2 habitants par kilomètre carré — par comparaison aux 6090 habitants/km² de la bande de Gaza —, est pour elle le pays du silence.

« Ce qui me manque le plus quand je suis à l'étranger, c'est le silence. Même si j'habite au centre de Reykjavik. L'Islande, c'est mon monastère personnel, en quelque sorte », ajoute-t-elle.

Il y a aussi dans tous mes romans quelque chose de nouveau, et c'est la nature humaine, je pense. Les paradoxes qui nous rendent humains, c'est ce qui m'intéresse. Et dans ce roman en particulier, l'idée était d'écrire sur le sentiment de culpabilité des êtres humains.

AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR



L'école de l'histoire

LOUIS CORNELIER



Il faut, bien sûr, enseigner l'histoire à l'école. « Le passé n'est pas encore passé complètement, comme le dit Guy Rocher. Il est présent encore dans les structures d'aujourd'hui, qu'on le veuille ou non. Il est donc très important de savoir d'où on vient, qui étaient ceux qui ont bien voulu que l'on soit comme on est et [ce] qu'ils ont fait pour cela. » Cette connaissance, continue le vénérable sociologue, est indispensable à une meilleure compréhension de nous-mêmes, individuellement et collectivement, et, par conséquent, à des prises de décision éclairées.

Un tel plaidoyer relève de l'évidence pour les esprits avisés. C'est ensuite que ça se corse et que des dissensions apparaissent. Va pour l'importance de l'histoire à l'école, mais quelle histoire ? Présentée avec quelle méthode, par qui, avec quelles finalités ?

Dans le cas plus spécifique de l'histoire du Québec, par exemple, doit-on mettre l'accent sur l'histoire politique ou sur l'histoire sociale ? Doit-on privilégier une approche narrative et événementielle ou une approche plus explicative et méthodologique ?

Ces débats animent le milieu de l'enseignement de l'histoire au Québec depuis le rapport Parent de 1963-1966. Cinq programmes d'histoire du Québec au secondaire se sont succédé depuis cette époque, le plus récent datant de 2016. Chacun d'entre eux a soulevé la controverse en étant considéré comme trop ceci ou pas assez cela par divers intervenants. Trouverait-on, un jour, la bonne manière d'enseigner l'histoire du Québec ?

Dans *Penser l'histoire et son enseignement au Québec* (PUL, 2023, 208 pages), Olivier Lemieux, professeur en administration et politiques de l'éducation à l'UQAR, propose un éclairage original sur ce passionnant débat en donnant directement la parole à onze des principaux acteurs de cette saga pédagogique. Ils sont historiens, didacticiens, professeurs ou conseillers pédagogiques, sont tous à l'âge de la sagesse — le plus vieux a 99 ans et le plus jeune, 68 ans —, mais ils n'ont rien perdu de leur verve et de leurs convictions.

Même si tous ces gens-là aiment passionnément l'histoire, la bonne entente ne règne pas toujours parmi eux. Le didacticien Christian Lavoie, par exemple, reconnaît l'importance des connaissances en histoire — savoir ce qu'est la Conquête, la révolution industrielle, note-t-il —, mais

insiste surtout sur l'apprentissage des compétences méthodologiques. Il porte un jugement sévère sur le programme de 2016, qui a toujours cours, trop événementiel, trop politique et trop nationaliste à son goût.

L'historien Robert Comeau se situe résolument dans le camp adverse. Il se réjouit de constater que le programme actuel remet la trame nationale au cœur de l'enseignement de l'histoire et accorde la priorité à la transmission de connaissances, avec une approche chronologique, sans négliger une initiation à la méthode historique.

Ce fameux programme de 2016 a été généralement bien accueilli dans le milieu. Il s'inspire d'un rapport produit par l'historienne Nadia Fahmy-Eid et par le sociologue Jacques Beauchemin, en 2014, à la demande du gouvernement de Pauline Marois, qui souhaitait réviser le programme très contesté de 2006. De nombreux intervenants faisaient grief à ce dernier de négliger les connaissances au profit des compétences et de dénationaliser l'histoire du Québec.

Dans l'entretien qu'il accorde à Olivier Lemieux, Beauchemin défend sa vision de l'enseignement de l'histoire avec une remarquable éloquence. Ce qui structure notre histoire, dit-il, c'est la trame nationale. Le Québec est certes une société occidentale et moderne, mais ce qui le singularise au premier chef est le fait d'être une nation francophone en situation minoritaire.

Cette réalité, insiste Beauchemin, est « la clé de compréhension » principale du parcours québécois. On ne peut, en effet, comprendre le Québec d'hier et d'aujourd'hui si on néglige cette « expérience de minorisation ». Il ne s'agit pas de faire une histoire nationaliste qui exclurait les Anglo-Québécois, les communautés immigrantes et les nations autochtones, mais de retrouver l'« intelligibilité générale » de l'expérience québécoise. On en tirera, ensuite, les leçons politiques que l'on veut, librement et en connaissance de cause.

Le programme inspiré par la vision de Beauchemin est solide, mais qu'en retiendront les jeunes de 14, 15 et 16 ans à qui on l'enseigne ? L'historienne Micheline Dumont a donc raison d'insister sur le fait que c'est aussi au cégep qu'il faudrait enseigner l'histoire du Québec puisque les étudiants, plus vieux, y seraient plus réceptifs.

Le gouvernement Marois a bien essayé d'aller en ce sens, mais le milieu collégial a bêtement fait capoter le projet. Ça me force à constater, à regret, que le plaidoyer de Guy Rocher pour l'histoire n'est pas encore une évidence pour tous.

Chroniqueur (*Présence Info, Jeu*), essayiste et poète, Louis Cornellier enseigne la littérature au collégial.

Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 1031000

Sujet du média : Lifestyle

Mode-Beauté-Bien être



Edition : Novembre 2023 P.30

Journalistes : I. B.

Nombre de mots : 138

p. 1/1

ENVIE DE LIRE



Éden

♥♥♥♥ Alba, chercheuse en linguistique et en grammaire islandaise, se désole de voir sa facture carbone augmenter à chacune de ses conférences. Pour compenser ne serait-ce qu'un vol au-dessus de l'océan il lui faudrait planter 350 arbres. Multipliés par 16 (le nombre de ses déplacements) ça fait 5 600 arbres. Ni une ni deux, elle décide d'acheter une bicoque sur un immense terrain où jamais rien n'a poussé... Et de se mettre à la tâche. La bienveillance du village, l'amitié d'un jeune migrant et les conseils avisés d'un capitaine au long cours l'aideront dans son entreprise a priori absurde. Avec sa poésie vagabonde, son humour délicat et l'empathie qui imprègne chacun de ses romans, Audur Ava Ólafsdóttir réussit une fois de plus à nous subjuguier. **I. B.**
Par Audur Ava Ólafsdóttir, éd. Zulma, 256 p., 21,50 €.

Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **972000**

Sujet du média : **Lifestyle**



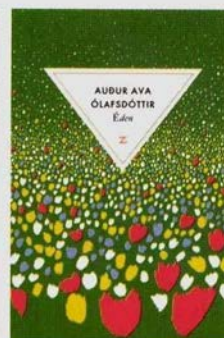
Edition : **Du 10 au 11 novembre**

2023 P.91

Journalistes : **I.P.**

Nombre de mots : **103**

p. 1/1



ROMAN • DOUX et ironique

PRENANT L'AVION POUR CAUSE DE COLLOQUES sur les langues menacées d'extinction, Alba, linguiste, en conçoit de la culpabilité et achète un terrain avec une petite maison dans un coin paumé de son Islande natale pour planter des bouleaux. Elle raconte ses tribulations avec un humour d'une subtilité rare, non sans nous initier à l'islandais, où chaque mot a un nombre effarant de déclinaisons en fonction du contexte. Alors, le vent souffle-t-il toujours de la même manière ? • I.P.

« Éden », de Audur Ava Ólafsdóttir, Éditions Zulma,

256 p., 21,50 €. Traduit par Éric Boury.

ÉTRANGER

ÉDEN

PAR AUÐUR AVA
ÓLAFSDÓTTIR, TRADUIT DE
L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY

Zulma, 256 p., 21,50 euros.

☆☆☆☆ Alba, linguiste et relectrice pour une maison d'édition, prend la décision, au retour d'un colloque, de « compenser son empreinte carbone » en plantant des arbres. Dans le « troisième pays le plus venteux de la Terre », c'est une gageure. Après maintes tribulations qui lui feront renoncer à son poste de professeure et rencontrer celui qui deviendra son fils adoptif, Alba gagnera son pari. « *Le jardin est le lieu où advient la rencontre avec soi-même.* » Dans un style poétique empreint de l'exotisme boréal, Auður Ava Ólafsdóttir paie son tribut littéraire à la crise climatique.

VÉRONIQUE
CASSARIN-GRAND

Famille du média : **Médias étrangers**

Périodicité : **Quotidien**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Du 23 au 24 septembre**

2023 P.28

Journalistes : -

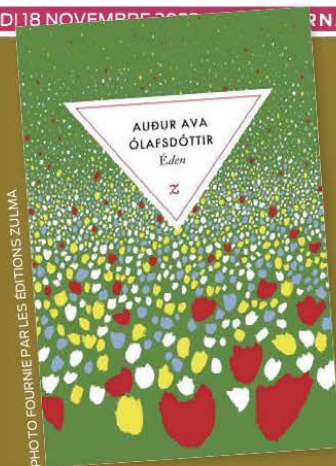
Nombre de mots : **90**

Eden ★★☆☆☆

AUDUR AVA OLAFSDOTTIR

Tout a l'air simple : Alba, linguiste qui court le monde de colloque en colloque pour débattre avec ses homologues de langues en voie de disparition, mesure sa désastreuse empreinte carbone et plante des arbres afin de la compenser. Autour d'elle, le monde s'agite en sens divers, un jeune réfugié qu'elle adopte apprend le dictionnaire, les mots confirment être le principal outil de pouvoir de l'être humain. P.My

Traduit de l'islandais par Eric Boury, Zulma, 240 p., 21,50 €, ebook 12,99 €



ÉDEN

Auður Ava Ólafsdóttir

Éditions Zulma

256 pages

UNE ODE À LA LANGUE ISLANDAISE

De son petit coin de paradis, l'écrivaine islandaise Auður Ava Ólafsdóttir nous a concocté un roman qui, vraiment, se savoure avec bonheur.



KARINE VILDER
Collaboration spéciale

On est gâtés. Maintenant qu'elle a arrêté d'enseigner à l'université d'Islande, Auður Ava Ólafsdóttir passe la majeure partie de ses journées à écrire.

Lorsque la covid battait son plein et qu'on était tous plus ou moins cloîtrés à la maison, elle a eu l'idée de se lancer dans une trilogie qu'elle-même qualifie d'« abstraite ». Car au lieu de raconter une histoire qui se poursuit d'un tome à l'autre, les trois livres qui la composent vont tour à tour porter sur la lumière, sur les mots et sur le temps. Avec, tout de même, un point en commun : ce que l'humain fait à la Terre.

Paru à l'automne 2021, le premier volet a ainsi été *La vérité sur la lumière*. Et depuis cette semaine, on peut également lire le deuxième volet, qui s'intitule *Eden*.

« Je voulais absolument écrire un livre, une sorte d'ode d'amour à la langue islandaise que je partage avec l'héroïne et que presque personne ne comprend, explique Auður Ava Ólafsdóttir, qu'on a jointe chez elle, à Reykjavik. C'est d'ailleurs l'un des thèmes importants d'*Eden* : ce qu'on est en train de perdre dans le monde.

« Chaque semaine, une langue meurt. Cela signifie qu'un jour, quelqu'un dit à quelqu'un d'autre qu'il l'aime et le lendemain, il n'y a plus personne capable de saisir cette langue. D'ici le prochain siècle, on peut supposer que 90 % des langues auront disparu, et l'islandais pourrait bien être l'une d'elles puisqu'il n'est parlé que par très peu de gens. »

PLANTER POUR SE RACHETER

L'un des aspects qu'on a beaucoup aimé de ce livre, c'est qu'au fil des pages, on apprend toutes sortes de choses surprenantes sur l'islandais. Par exemple que la lettre Z a été supprimée de son alphabet en 1974, qu'il compte plus de 100 termes pour désigner le vent en fonction de la façon dont il souffle, ou que les verbes « divorcer » et « comprendre quelqu'un » se disent exactement de la même façon.

« Dans ce roman sur les mots, il était logique qu'Alba, mon héroïne,

soit linguiste », poursuit Auður Ava Ólafsdóttir.

Enseignant la linguistique historique, Alba se fait un devoir d'assister à tous les colloques sur les langues minoritaires en voie d'extinction, et ce, peu importe le pays où ils se tiennent. Ce qui revient à dire qu'elle voyage beaucoup.

Mais un jour, en retournant chez elle à Reykjavik, elle va avoir un genre de prise de conscience écologique. Pour compenser l'empreinte carbone de tous les trajets en avion qu'elle a effectués au cours de la dernière année, combien d'arbres doit-elle planter ? La réponse est assez astronomique : 5600 arbres.

« L'idée était aussi d'écrire sur le sentiment de culpabilité d'être humain dans le monde d'aujourd'hui, et de faire quelque chose de l'ordre de la réparation, ajoute Auður Ava Ólafsdóttir. Car il n'y a pas que les langues qu'on perd. Il y a aussi la nature. »

REDONNER ESPOIR

Vivant dans un appartement situé en plein cœur de la capitale, Alba va finir par s'intéresser à une propriété isolée de 22 hectares, même si l'endroit n'a rien d'accueillant avec ses paysages arides où il n'y a que rochers, lave et sable.

« Mue par la culpabilité, elle va

acheter ce terrain où rien ne pousse pour restaurer quelque chose en mauvais état, précise Auður Ava Ólafsdóttir. Il y a souvent de la réparation dans mes romans, comme on peut entre autres le voir dans *Ör* ou dans *Rosa Candida*.

« Chacun sait ce qui se passe dans le monde avec la crise climatique, mais on n'arrive pas à changer les choses. Si je ne donne pas de réponses, j'essaie de donner un peu d'espoir. Pour un écrivain, la question de comment survivre est beaucoup plus difficile que comment mourir ! »

Dans son coin de campagne battu par les vents, Alba va donc planter bouleaux et mélèzes de Sibérie à la pelle, tout en faisant tranquillement connaissance avec les habitants du village voisin.

Et c'est là que la magie d'Auður Ava Ólafsdóttir va opérer : pour un peu, on souhaiterait nous aussi se retrouver là-bas et fouiller dans les bacs du magasin de la Croix-Rouge, participer aux réunions du club de lecture ou assister aux cours d'islandais qu'Alba offre aux réfugiés de la région.

« Ce n'est pas un livre que j'aurais pu écrire plus jeune, conclut Auður Ava Ólafsdóttir. Il aurait manqué de profondeur et surtout, je n'aurais pas eu autant de choses à dire sur tous ces sujets existentiels. »

Une question de racines

par Norbert Czarny | 26 octobre 2023 | 5 mn

Alba, héroïne et narratrice d'*Éden*, le nouveau roman de l'Islandaise Audur Ava Olafsdottir, est linguiste, spécialiste des langues rares en voie de disparition. Elle observe également sa langue maternelle avec une attention d'ornithologue ou d'entomologiste. Son activité d'universitaire l'obligeant à voyager souvent hors de l'Islande, elle décide de compenser son empreinte carbone en plantant des milliers d'arbres. Ce ne sera pas sa seule décision.



Audur Ava Olafsdottir | *Éden*. Trad. de l'islandais par Éric Boury. Zulma, 256 p., 21,50 €

Audur Ava Olafsdottir est l'auteure de *Rosa Candida* (traduit par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 2011) ; ce roman a connu un énorme succès. C'était le roman que les libraires recommandaient, que le bouche-à-oreille faisait circuler. En 2019, le prix Médicis étranger a récompensé l'auteure pour *Miss Islande* (traduit par Éric Boury, Zulma). Entretemps, plusieurs romans avaient installé Audur Ava Olafsdottir dans notre paysage et, s'il faut en recommander un plus que les autres (la manie des classements), distinguons *Ör*, disponible chez Zulma poche depuis 2019 (traduit par Catherine Eyjólfsson). Mais tout est à lire, tout est réjouissant, tout sonne juste dans l'œuvre de la romancière islandaise.

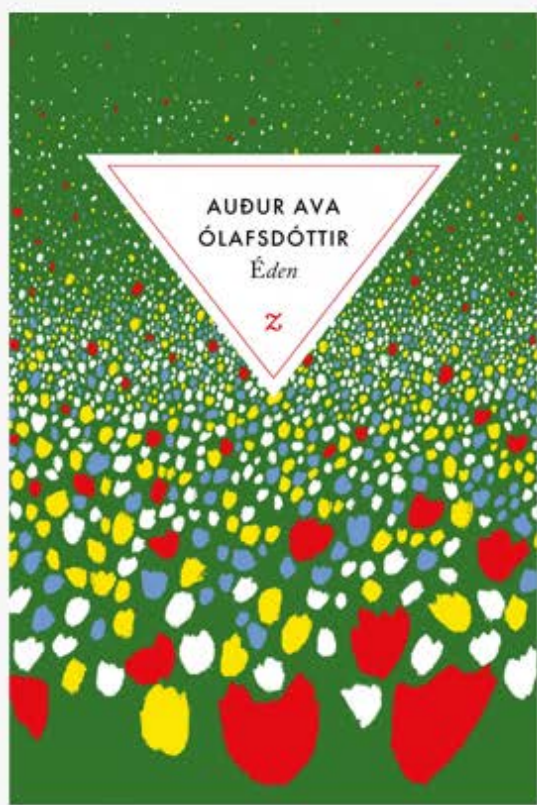
On y trouve des constantes : l'importance (et la fragilité) de la Nature, la nécessité des rencontres, les plus probables comme les plus imprévisibles, la quête d'un autre espace et donc le voyage initiatique. Hekla, alias Miss Islande, voulait devenir romancière, quitter si nécessaire son pays pour le Danemark, elle le fait. Dans *Ör*, étymologiquement la cicatrice, Jonas sait également quelle voie choisir pour mourir sans faire souffrir sa fille. Ce suicidaire part de son île et se répare en retapant un hôtel en ruine dans un pays détruit par la guerre, la Bosnie peut-être. Dans *Rosa Candida*, Arnljótur voguait vers le continent avec une bouture de rose rare pour rendre vie et beauté à un jardin, et retrouver Anna avec qui il avait eu un enfant. Ce même désir de réparer est au cœur d'*Éden*.

Mais résumer l'œuvre de la romancière à ses thématiques est réducteur. Elle a un ton, une manière, et le lecteur se sent d'emblée chez lui, comme s'il était un familier dans la maison Olafsdottir. Ses courts chapitres portent tous des titres, souvent éclairés par le contenu, et peuvent avoir quelque chose de fantaisiste. Ou bien ils s'apparentent à une rêverie. L'auteure emploie le présent comme on avance sans préjuger de rien sur un sentier, et ne cherche pas, de façon systématique, l'enchaînement chronologique ou logique. Sans parler de coq-à-l'âne ou de digressions, disons qu'elle ne tend pas le fil d'une intrigue. Elle emprunte des chemins de traverse qui cependant convergent tous vers une fin.

Dans *Éden*, Alba, ainsi prénommée parce que sa mère, comédienne, a interprété le rôle de Bernarda Alba dans la pièce de Lorca, a largement hérité de sa mère le goût de la liberté. Une femme fantasque avec qui vivre n'allait pas de soi. Sa liberté lui importait plus que tout. Ce goût de la liberté, la narratrice le manifeste en achetant un terrain pentu, caillouteux. Nul ne lui donne beaucoup de chances d'obtenir un résultat. Elle veut y planter plus de cinq mille arbres. Son père discute ses choix, sans toutefois les empêcher. Le voisin du père, veuf comme lui, se prénomme Hlynur, mot qui veut dire *érable* dans un pays où ne poussent pas beaucoup d'arbres. Hlynur offre celui qu'il a planté dans son jardin de Reykjavik et que l'on transplantera à sa mort.

Alba doit aussi subir les conseils de Betty, sa demi-sœur. Obsédée par son emploi à la banque du sang, cette infirmière l'est aussi par la sécurité, au temps où tout circule vite (et mal). Alba complète son emploi à l'université en étant relectrice pour une maison d'édition. Elle corrige un recueil de poésie écrit par un de ses jeunes étudiants, manuscrit au titre sans cesse changeant dans lequel elle apparaît, de façon très voyante. Il y est question d'un amour.

Ce travail de relectrice lui permet de constater ce qui change. Bien des romans traitent du thème des arbres, du rôle singulier de leurs racines, ou bien il est question des cétacés et de leur capacité à absorber le CO². Elle lit également les romans policiers qui abondent dans l'île et circulent au-delà. Son attention aux mots, aux phrases, n'est pas sans effet. L'ironie pointe. Ainsi quand une autrice de polar écrit : « La nuit s'abat » sous des latitudes qui connaissent des levers ou couchers interminables. Ailleurs, elle raille, l'air de rien, la propension de son editrice à transformer de brefs poèmes écrits par des réfugiés en textes explicites, engagés, quand le silence ou l'ellipse s'imposent. L'auteure Olafsdottir fait signe, avec un sourire malicieux.



Autour d'Alba, dans la campagne qu'elle choisit, l'accueil n'est pas exceptionnel. Celui d'Alfur, notamment. Il est le frère de Sara Z., la « reine du crime » dont Alba a relu certains manuscrits. Alfur élève des moutons et il guignait le terrain que vendait sa sœur. Il n'était pas le seul. Un riche entrepreneur voulait acheter le terrain, et récupérer l'eau de la fonte des glaciers, en faire un « produit » congelé vendu partout : des glaçons islandais dans un apéritif continental, ce serait une saine « gestion » de l'eau. Alba relève ces mots internationaux ou islandais. Les premiers la dérangent. Ironie, là encore. Les seconds la fascinent : ils ont des racines, ils les déploient. Ainsi de ce « á », modeste lettre qui renvoie aussi bien à la rivière, à l'année et au bélier. Comme les arbres, les mots font réseau, et portent la vie. Cette vie qui chez elle crée une obstination tranquille, une certitude du juste.

Malgré les avis contraires, Alba s'obstine en commençant par retaper le « lieu de séjour » vendu avec le terrain. Elle quitte Reykjavik, son emploi à l'université, une assise matérielle qui ne semble pas son vrai souci. Elle se débarrasse de sa bibliothèque professionnelle et donne tous ses livres de grammaire à Håkon, qui tient dans le village la boutique de la Croix-Rouge. Les habitants achètent tous les volumes, dont le succès dépasse celui des romans policiers. Quelques notes amoureuses glissées dans les pages des ouvrages austères expliquent peut-être le phénomène. La rumeur s'amplifie dans ce microcosme villageois.

Face à tous ceux qui la conseillent, la mettent en garde, Alba a une vision qui la guide : elle sent que ce monde est en danger, que les changements climatiques mettent en péril les cadres les plus installés. Des glissements de terrain affectent l'île et, dans le même temps, la sécheresse menace ; un cétacé meurt échoué sur une plage voisine et nul ne sait quoi faire de l'immense corps qui pourrit ; les oiseaux sont empoisonnés quand ils ne sont pas atteints par la grippe aviaire. Souvent, Alba écoute les informations, entend les chiffres. D'autres fois, ce sont les voisins qui disent ce qui menace, ou tel chauffeur de taxi, Témoin de Jéhovah, qui annonce l'Apocalypse, lisant dans chaque signe – y compris une plaque minéralogique – les événements catastrophiques à venir (il a la solution, on la connaît).

Alba continue de planter ses arbres et, surtout, de croire aux humains. C'est le cas avec Danyel, un adolescent arrivé en Islande on ne sait comment. Il est facile de deviner. Il ne raconte jamais le voyage, ne parle pas davantage du passé. Il apprend la langue avec quelques autres réfugiés, compagnons de fuite et d'errance. Une langue étrange pour lui, une langue dans laquelle « *il existe plus de cent termes pour désigner le vent en fonction de sa direction, de son degré d'humidité, des frimas ou de la douceur qu'il apporte* ».

Alba l'accueille, l'héberge, il y a là quelque chose de troublant. On en restera là ; au lecteur de découvrir toutes les racines cachées.

Article disponible en ligne : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2023/10/26/une-question-de-racines-olafsdottir/>



Auður Ava Ólafsdóttir Un goût de paradis

Linguiste expérimentée jouant sans cesse avec les mots, Alba nourrit certains scrupules à voler d'un continent à l'autre pour défendre la langue islandaise de colloques en conférences. Peu satisfaite de son empreinte carbone, elle s'achète une maisonnette sur un terrain battu par les vents où elle décide de planter des arbres. Comme une gouttelette d'oxygène sur son île dépourvue de forêt... Sa famille et ses nouveaux voisins peinent à comprendre les choix d'Alba mais son jardin deviendra réalité. Un Éden retrouvé dans un monde insensé. Autrice révélée par le sublime *Rosa Candida*, premier roman lui aussi réédité en poche, Auður Ava Ólafsdóttir a le don de créer des histoires poétiques aux couleurs surréalistes, avec des personnages attachants dont les réflexions amusent ou interpellent.

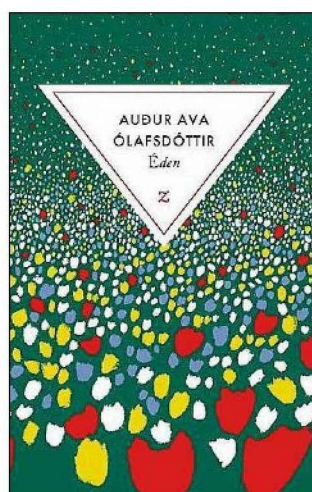
Inexplicablement, *Éden* fait partie de ces moments rares où l'on respire à chaque page. Ici, le paradis est bel et bien entre les lignes.



● **Thierry Boillot**
Éden, Auður Ava Ólafsdóttir,
traduit par Éric Boury, Zulma
poche, 224
pages, 10,95 €



Magazine → Livres

ON A AIMÉ... EN POCHE**Le choix des journalistes du groupe Centre France****Julien Dodon****AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR. Eden.**

Trop de trajets en avion, trop de carbone. Alba change tout. Pas sur un coup de tête mais subitement. Linguiste, installée à Reykjavik, elle veut se réinventer, s'installe « au fin fond » de l'Islande. Plante des arbres. Elle réfléchit au gré de ces mots lus, relus, qu'elle connaît par cœur, qu'elle aime. Elle découvre, s'interroge, rencontre. Un beau roman, un chemin, à parcourir tranquillement, qui jongle avec les paradoxes d'une vie que nous sommes nombreux à mener, et avec les possibles à mettre en œuvre pour une autre, différente... (chez *Zulma*, 224 pages, 10,95 €)



Malestroit - La Gacilly - Allaire - Redon

Rencontre littéraire avec Audur Ava Olafsdottir

La Gacilly — L'écrivaine internationale islandaise était, jeudi, l'invitée de la librairie La Grande Évasion. Elle a présenté *Eden*, son dernier roman, et discuté avec ses lecteurs.

En mini tournée de douze jours en France, l'auteure islandaise tenait à venir ici. Elle connaissait Amélie Louat, de la librairie La Grande Évasion, qui a travaillé pour son éditeur *Zulma*. Au total, 43 lecteurs, dont une majorité de femmes, étaient enthousiastes de rencontrer l'auteure. Deux auditrices ont évoqué son « écriture poétique, sa sensibilité. Son ouvrage *Rosa Candida* se lit à la fois comme un conte ou comme un récit philosophique ».

Le synopsis de son dernier ouvrage « Eden »

Alba, une linguiste défend les langues minoritaires qui disparaissent. Elle fait seize voyages dans le monde pour des conférences. Pour compenser son empreinte carbone, elle achète un terrain loin de la capitale et entreprend de planter 5 600 arbres, soit 360 arbres par voyage. Le bouleau arrive à pousser sur une terre volcanique. Il lui faut quinze ans pour atteindre un mètre. Elle rencontre un jeune réfugié de 16 ans qui veut s'enraciner et veut apprendre l'islandais aux nombreuses déclinaisons. « Sont en sous-texte, le climat, le sentiment de culpabilité, la responsabilité envers les autres, la réparation et aussi l'espoir. Le roman parle de reconstruction, de racines. Il est un voyage initiatique du cerveau au cœur », a expliqué l'auteure.

Un roman dans une langue peu utilisée

« Ma spécialité est d'écrire dans une langue peu utilisée en dehors de l'Islande et que personne ne comprend. Ce roman est un poème d'amour à cette langue étrange, bizarre. Chacune exprime une mentalité et une manière de penser différentes. La langue est notre « matrice » (*Miss Islande*). La nature, dans mon



Audur Ava Olafsdottir (à droite sur la photo) a obtenu le Prix Médicis étranger pour « Miss Islande », le Nordic Council Literature Prize et est lauréate du prestigieux prix de littérature islandaise, *Islenku Bokmenn Taverolaunin*. Des lectrices sont venues à sa rencontre de La Gacilly, Guenrouët, Questembert...

(PHOTO : OUEST-FRANCE)

pays est capricieuse et dangereuse. Elle forme notre caractère, notre identité. »

La définition de l'écriture pour l'auteure

« Écrire c'est comprendre le monde, l'analyser, organiser le chaos, lui donner un sens ce que ne peut faire ni la philosophie, ni la science. J'ai commencé à écrire tard. Il me fallait avoir vécu, connu la souffrance. Mes livres sont existentiels. Je me demande comment survivre. Le monde va mal, les jeunes ne sont

pas optimistes. J'admire chez l'humain sa capacité à consoler l'autre. Il y a de l'espoir. Dans mes romans, je trouve toujours quelque chose sur la nature humaine, ses paradoxes. »

Des questions du public

L'écrivaine a répondu sur la question relative à la traduction. « On perd toujours quelque chose, mais on peut aussi y gagner. La traduction d'Éric Boury est belle, car il a trouvé la musique. C'est plus difficile quand le texte est poétique, car cela signi-

fie laisser un espace entre les mots et les phrases, pour le non-dit. »

Une lectrice a acquiescé : « Il existe un espace pour le lecteur et c'est agréable. Nous sommes vite en sympathie avec le personnage. Il existe une universalité. »

Pour la romancière, « le lecteur est co-créateur, car il y met son expérience, son vécu. »

L'ouvrage *Eden*, d'Audur Ava Olafsdottir, aux éditions *Zulma*, est en vente à la Grande Évasion, 27, rue La Fayette.



Changer de cap

Écrivaine islandaise révélée en France en 2015 pour son *Rosa candida*, Auour Ava Ólafsdóttir est de retour avec *Éden*, un roman plein de brume, de neige, de glace et de blizzard

Professeur de linguistique à Reykjavik, Alba s'intéresse aux langues minoritaires et aux dialectes menacés de disparition. Les colloques qui réunissent les spécialistes se déroulent aux quatre coins du monde, entraînant de multiples voyages en avion, gourmands en kérosène. Pour compenser son empreinte carbone Alba calcule qu'il faudrait qu'elle plante cinq mille six cents arbres. Aussi s'intéresse-t-elle à une annonce immobilière au sujet d'un terrain de vingt-deux hectares avec une petite maison sans électricité. Séduite, elle en fait l'acquisition. C'est le début de grandes transformations. Peu à peu, non seulement elle commence par y planter trois cent cinquante plants de bouleaux, mais elle entre en contact avec les commerçants du coin, notamment un homme qui tient un magasin de la Croix-Rouge, sorte de

bric-à-brac, où peu à peu elle achètera de la vaisselle et vendra ses livres. Son entourage, notamment son père et sa sœur, s'étonnent de ce soudain engouement. Elle semble suivre un plan secret, sans hésitation et sans atermoiements. Nous ne savons rien de ses pensées intimes ni de ses motivations. Pourtant l'achat de cette propriété entraîne de multiples changements dans sa vie.

Un nouveau monde

Auour Ava Ólafsdóttir reste en retrait et nous fait suivre ce parcours en adoptant le point de vue de son personnage que nous accompagnons dans ses changements, ses découvertes et ses décisions sans que ne transparaissent ses pensées intimes, ni ses émotions.

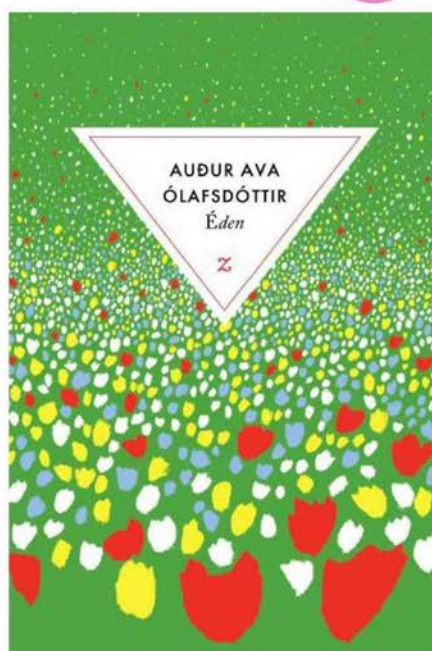
Sa rencontre avec un jeune migrant, avide

de découvrir la langue de son pays d'accueil, l'amène à donner des cours d'islandais gratuits selon un plan d'aide mis en place par les autorités. Peu à peu, elle se détache de ce qui remplissait sa vie jusqu'alors pour s'impliquer de plus en plus dans la vie du village, les préoccupations climatiques et l'installation d'un jardin potager et d'une serre. Son amour des mots et des langues d'origine se mue en intérêt pour les arbres et les perdrix des neiges. Un nouveau monde. Et une nouvelle vie qui l'amène à se connecter à l'universel et aux « miroitements du temps. »

CHRIS BOURGUE

Éden, d'Auour Ava Ólafsdóttir
Zulma - 21,50 €

Sortie
le 7 sept
2023



Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **1368000**

Sujet du média : **Lifestyle**

Loisirs-Hobbies



Edition : **Janvier 2024 P.114**

Journalistes : **Alphonse**

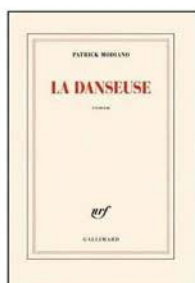
Guillaume

Nombre de mots : **223**

p. 1/1

◆ Lire, jouer, écouter, regarder Par Alphonse Guillaume

LE POIDS DES MOTS



FAIRE DANSER LE PASSÉ

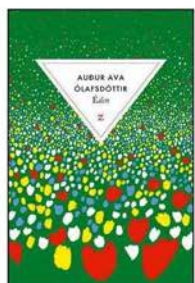
Dans ce court roman né au hasard d'une rencontre, Patrick Modiano continue sa quête d'un passé troublant et troublé où les mauvais garçons pouvaient croiser une jeune danseuse qui prenait des cours près de la place Clichy. Valse des souvenirs dans un monde tout en demi-teinte.

« *La Danseuse* », de **Patrick Modiano**, 16 €, éd. **Gallimard**.

DRÔLE DE FIN DU MONDE

Le Suédois Jonas Jonasson aime cultiver humour et ironie, même dans ses titres. Son « gueuleton » est un clownesque road trip saupoudré de vérités sur notre monde, en compagnie d'une astrophysicienne, de Johan, et d'une « jeune » influenceuse de 70 ans. À déguster sans modération.

« *Dernier gueuleton avant la fin du monde* », de **Jonas Jonasson**, 23 €, éd. **Les Presses de la Cité**.



AU NORD D'ÉDEN

Alba voyage beaucoup, trop pour son bilan carbone. Alors elle change de vie, s'installe au fin fond de l'Islande, plante des bouleaux et des légumes, accueille un réfugié et nous offre une ode à la nature entre espoir et délicatesse grâce à une écriture qui frôle le Merveilleux.

« *Éden* », de **Audur Ava Ólafsdóttir**, 21,50 €, éd. **Zulma**.

Migram - Netlix - DR



Portrait

Passeur des imaginaires islandais

ÉRIC BOURY

Natif du Berry, où il a reposé ses bagages, Éric Boury est l'un des rares traducteurs de l'islandais en France. Depuis vingt ans, son travail a nourri et accompagné l'engouement pour les romans d'Audur Ava Ólafsdóttir, de Jón Kalman Stefánsson ou d'Arnaldur Indriðason, le roi du polar islandais.



TRADUCTION. Éric Boury a traduit près de quatre-vingts ouvrages de l'islandais au français. PHOTO PIERRICK DELOBELLE

Valérie Mazerolle

Il nous a accompagnés jusqu'à la voiture, garée près de l'église. Les deux adolescents qui discutaient là deux heures plus tôt n'étaient plus dans le décor. On s'est salués. Il nous a souhaité de faire bonne route, invité à faire attention à ceux qui roulent trop vite ou trop lentement. Et il a ajouté quelques mots. « T'as des textes qui passent à travers toi. Il faut leur être le plus fidèle possible, mais c'est tes mots, c'est tes choix. La traduction absolue, ça n'existe pas. » On a ressorti, à la hâte, le cahier du sac pour fixer ces mots avant qu'ils ne s'évaporent. Ce qu'ils disent, c'est l'essence d'un métier, le cœur de ce qui nous a menés jusqu'à Sainte-Sévère-sur-Indre. Comprendre le quotidien d'un traducteur, l'exigence de ne pas trahir un texte, de le passer dans une autre langue sans perdre son atmosphère, sa sensibilité, sa poésie.

Éric Boury a posé ses valises dans son village natal il y a un peu plus de deux ans, après trente-cinq ans loin du Berry, en Islande ou en Normandie. « J'en avais marre des villes et j'avais le mal du pays. À 54 ans, j'avais envie de retrouver mon village et mes collines. Quand t'es enfant ici, ça te façonne tellement qu'il y a une

forte envie de retrouver ça. » Derrière ce « ça », il y a l'histoire d'une famille, des paysages, et l'empreinte de Jacques Tati et de *Jour de fête*, aussi. Parmi les moments les plus beaux, les plus doux, les plus joyeux de son existence, Éric Boury retient la projection, en plein air, du film dans sa version en couleurs. Il ne se souvient plus de l'année. Seulement que c'était un soir d'été. L'orage avait interrompu la soirée. Peu importe. C'était un moment de grâce. « Le nec plus ultra », sourit-il. Les yeux gris s'illuminent.

Acteur du succès d'Arnaldur Indridason

La vie d'Éric Boury se joue, aujourd'hui, dans le Berry. Mais il y a une autre vie. Qui le mène en Islande, à travers les mots d'auteurs qui, pour quelques-uns, sont devenus des amis. Depuis plus de vingt ans, Éric Boury est le traducteur d'écrivains dont les récits ont largement touché les Français et nourri les imaginaires. Le maître du polar islandais Arnaldur Indridason, dont le dernier roman, très noir et troublant, *les Lendemains qui chantent*, vient de paraître en France aux éditions Métailié. « Un style simple, sec, efficace, mélancolique. On retrouve

chez lui le vague à l'âme islandais ».

Il y a Audur Ava Ólafsdóttir, révélée au public français grâce à *Rosa Candida* et récompensée par le prix Médicis étranger en 2019 pour *Miss Islande*. « Éric a une parfaite connaissance de la société et de la sensibilité islandaise. C'est ce qui est précieux quand tu traduis Audur Ava Ólafsdóttir qui a un humour si fin. Il faut du tact, de la sensibilité pour rendre cela en français », assure Laure Leroy, directrice de la maison *Zulma*.

“ Il faut être le plus fidèle possible aux textes, mais c'est tes mots, tes choix ”

Parmi les auteurs traduits par Éric Boury, l'un d'eux occupe une place particulière : Jón Kalman Stefánsson, couronné de nombreux prix (*) pour ses sagas au lyrisme envoûtant, vertigineux, symphonique. Quand on a contacté par téléphone le traducteur pour prendre rendez-vous, c'est de lui qu'il nous a parlé. Du premier de ses romans à la poésie pure qu'il a fait glisser de l'islandais au français en 2010 (Gallimard) : *Entre ciel et terre*. Chez lui, autour d'un café, c'est son écriture qui a ouvert notre échange.

« Mon éditeur, Jean Matern, me l'a envoyé en me disant : “tu verras, c'est magnifique”. J'ai lu les trois premières pages. Un coup de foudre. C'était de la littérature, et c'était écrit comme la vie. Alors que je n'avais le temps pour rien, je l'ai trouvé », confie l'ancien prof d'anglais et de français conquis par l'Islande dès l'adolescence. Parce qu'il y a eu Jules Verne, des photos en noir et blanc d'une terre fille du duel entre le feu et la glace, et une langue millénaire. De quoi nourrir une

fascination, conduire à l'apprentissage des langues scandinaves à l'université de Caen puis, à 19 ans, de rejoindre pour deux ans l'Islande, d'abord dans une ferme dans le fjord d'Eyjafjörður. « Il y avait tout le temps du monde qui venait boire le café, manger un bout de gâteau, ramasser les pommes de terre. C'était un peu comme ici : tout le monde connaissait tout le monde, savait qui était le fils de qui. »

Lui est le fils d'un boulanger et d'une mère décédée quand il avait 8 ans. Dans la famille, marquée

par la vie rue Lecourbe à Paris, pas d'accent berri-chon. « Je l'ai découvert à l'école. » Il s'arrête un instant, et reprend. « Il est bien, ce dialecte. Il y a une grande richesse dans le vocabulaire sur le temps, la terre, les arbres, les animaux... »

Trouver la langue, trouver les mots

En ce moment, dans son antre de Sainte-Sévère, c'est un des textes de Jón Kalman Stefánsson, dont un portrait paru dans *Libération* trône sur une étagère, qui fait l'objet d'une traduction. « L'histoire se passe au XVII^e siècle. Il faut que je trouve le français le plus classique qui soit, celui de Racine, de Corneille. » Éric Boury se penche vers son écran, partage une quinzaine de lignes à voix haute, comme il le fait toujours, dans ses journées de travail à rallonge, pour s'assurer que « ça sonne ». La voix est grave. Posée. On entend un rythme, une musique. La lecture est fluide. Après les mots « même pas », elle s'interrompt. « Non. "Pas même", c'est bien mieux ». Cette fois, le déclic a été immédiat. Il arrive que l'étincelle apparaisse plus tard.

« Dans *Entre ciel et terre*, pendant cent pages, le personnage, c'était "le garçon" (« Strákur » en islan-

dais). Une nuit, je me suis réveillé : c'était "gamin", le bon mot, pas "garçon" ! C'était plus doux, plus tendre. J'ai appelé l'éditeur. "Garçon" a disparu. J'en ai parlé à Jón Kalman Stefánsson pendant au moins vingt minutes. Il m'a dit : "J'espère que tous les mots ne te demandent pas autant de boulot..." ».

C'est dans l'univers de cet auteur dont il connaît par cœur le monde, la langue, le rythme qu'Éric Boury passe, en cette fin d'hiver, ses journées. « Quand je marche, quand je cuisine, les personnages m'accompagnent. Je vis au XVII^e siècle dans une existence parallèle. » On l'interroge sur les récompenses qui lui ont été attribuées pour le raffinement et la grâce de ses traductions : le grand prix de la traduction de la Société des gens de lettres en 2016 et le prix Ordstir (*la Renommée*) en 2017, remis par le président islandais de l'époque, Gudni Thorlacius Jóhannesson, en présence d'Arnaldur Indriðason. Ça compte, les prix ? Il quitte l'écran des yeux. Se tourne vers nous. « Quand même, oui. Mais tu ne travailles pas pour les prix. En fait, j'ai l'impression qu'on me récompense pour prendre du plaisir. » ■

(*) Notamment le prix du livre étranger 2022 France Inter-Le Point pour *Ton absence n'est que ténèbres* (Grasset, 2022).